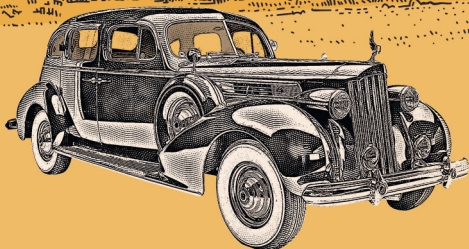


LYNDA  
RUTLEDGE

Use paper to the paper my best paper  
line the drawers, some of them  
on paper in collage my eyes  
the fountain pen on a  
a large series of letters  
the negative of the letters  
collage for the same letters  
to the letters is so demanding  
paper to come up with a  
new thousand letters, new  
letters return, for the opposite  
very concern of what is in your

# SUR LA ROUTE DE SAN DIEGO



# Lynda Rutledge

## Sur la route de San Diego

.....

*Port de New York, 1938.*

Alors qu'il vient de réchapper à l'ouragan qui a dévasté la ville, le jeune Woody n'en croit pas ses yeux : au bout du quai, deux girafes surplombent l'effervescence du port. Deux girafes attendues au zoo de San Diego, à l'autre bout du pays, et dont le destin ne tarde pas à passionner les foules. Pour Woody, bientôt désigné chauffeur de l'équipée, commence une incroyable odyssée. Mais voyager avec ces surprenantes passagères ne passe pas inaperçu et attise les espoirs et les convoitises de bien des gens dans une Amérique secouée par la Grande Dépression. Du New Jersey à la Californie, cette aventure de 12 jours et de 5 150 kilomètres va transformer Woody à jamais...

Inspiré d'une histoire vraie, un roman d'apprentissage plein d'humanité porté par la touchante amitié entre un jeune homme et deux girafes.

**« Irrésistible. Un magnifique hymne à la générosité, à la solidarité, à l'amour et à l'amitié. »**

*Gérard Collard, librairie La Griffe Noire*

**Finaliste du prix 30 millions d'amis 2024**

.....

Grandeoureuse des animaux, Lynda Rutledge a été journaliste avant de devenir romancière. Son premier roman, *Le Dernier Vide-grenier de Faith Bass Darling*, a rencontré un beau succès en France comme à l'étranger et a été adapté au cinéma. *Sur la route de San Diego* a conquis près d'un million de lecteurs dans le monde.

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

ISBN : 978-2-487606-13-5



**9,90 euros**

Prix TTC France

Texte intégral • Rayon : Littérature étrangère

Design : Flamidon

Images : d'après © Shutterstock



SUR LA ROUTE  
DE SAN DIEGO

Titre original : *West with Giraffes*

Copyright © Lynda Rutledge, 2021

Tous droits réservés.

This edition is made possible under a license arrangement originating with Amazon Publishing, [www.apub.com](http://www.apub.com).

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-13-5

Maquette : Christine Porchat

Ce livre est paru en grand format aux éditions Nami en 2024, sous le titre *L'étonnant voyage du garçon qui parlait aux girafes*.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

### **Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lynda Rutledge

# SUR LA ROUTE DE SAN DIEGO

Roman

*Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet*





*Aux véritables girafes de l'ouragan*

« Tant qu'on n'a pas aimé un animal, une partie de notre âme reste endormie. »

Anatole France, prix Nobel de Littérature, 1921

« La bête la plus admirable et la plus belle que j'aie jamais vue était une girafe... prince de toutes les bêtes. »

John Sanderson, voyageur, 1595



# New York World Telegram

---

22 septembre 1938

## MIRACLE EN MER :

### DES GIRAFES CHEVAUCHENT L'OURAGAN

New York - 22 septembre (édition spéciale).

Après avoir chevauché le Grand Ouragan qui a ravagé la côte est hier, le *Robin Goodfellow* a rejoint tant bien que mal le port de New York ce matin, transportant deux girafes laissées pour mortes...

### Extrait de la presse du 23 septembre 1938

Au cours d'un des rares récits de survie en mer en pleine tempête, le cargo de la marine marchande *SS Robin Goodfellow* a navigué droit dans l'orage cataclysmique de cette semaine au large de la côte d'Haïti. Des témoins décrivent une houle masquant le ciel, des poissons volant dans les airs, et des vents cinglant les vagues et les projetant sur le pont alors que, sous les yeux des marins impuissants, un membre de l'équipage était entraîné par-dessus bord. Rampant jusqu'à la soute d'où leurs compagnons les ont tirés, les marins n'ont pas eu d'autre choix que de laisser deux girafes de Nubie dans leurs cages affronter le plus gros de l'ouragan... En quelques minutes, le cargo a fait un demi-tonneau à tribord et est resté ainsi pendant six heures sous l'assaut des vagues et des vents, se redressant brutalement une fois la tempête passée. Sur le pont, tout semblait perdu

à l'exception d'une girafe malmenée encore debout dans sa cage arrimée. La cage broyée de l'autre girafe, dont seule la gigantesque tête sans vie était visible, a été retrouvée renversée contre le bastingage du pont. Mais quand l'équipage s'est rassemblé pour pousser le cadavre de l'animal par-dessus bord, la girafe à terre a remué et a ouvert les yeux...

« Je n'ai eu que quelques véritables amis, et deux  
d'entre eux étaient des girafes... »

Woodrow Wilson Nickel



## PROLOGUE

*Woodrow Wilson Nickel est mort en 2025, un jour ordinaire, d'une manière ordinaire, à l'âge plutôt extraordinaire de cent cinq ans.*

*Un siècle et cinq ans.*

*La jeune officier de liaison de l'hôpital des vétérans, qui avait été désignée pour expédier ses biens aux héritiers éventuels – à savoir, pour Woodrow Wilson Nickel, une antique cantine militaire et aucun héritier – se tenait dans la chambre vide. Déterminée à respecter le planning, elle vérifia l'heure qu'il était. Sa mission lui donnait l'impression d'être la Gardienne des Choses laissées derrière soi, particulièrement quand il s'agissait de centaines partis bien avant que leur cœur ne cesse de battre. C'étaient les seuls à posséder encore des cantines. Et les vieilles cantines sans aucun destinataire étaient les pires, leur contenu empreint d'une humanité disparaissait avec les disparus et c'était*

*comme de voir littéralement le passé se volatiliser. Elle inspira profondément et ouvrit le vieux coffre, prête à découvrir les habituels uniformes moisis et les photos délavées.*

*Au lieu de quoi elle découvrit une girafe.*

*La cantine était remplie de douzaines de bloc-notes lignés, ficelés par paquets. La girafe, une minuscule babiole en porcelaine provenant du zoo de San Diego, était perchée sur le dessus, à côté d'un article de journal jauni. Malgré elle, l'officier prit le bibelot avec un sourire nostalgique. Enfant, elle avait vu, au zoo, tout un troupeau de ces grandes et douces géantes avant que ces animaux ne deviennent terriblement rares.*

*Elle reposa avec précaution la girafe, puis prit le premier paquet de bloc-notes pour les déplacer quand son regard fut attiré par une écriture griffonnée de vieillard sur le premier carnet. Elle s'assit sur le bord du lit et lut avec attention :*

Je n'ai eu que quelques véritables amis, et deux d'entre eux étaient des girafes, une qui ne m'a pas piétiné à mort et l'autre qui a sauvé ma misérable vie d'orphelin, ainsi que la tienne, précieuse et respectable.

Cela fait longtemps qu'elles ne sont plus de ce monde. Et bientôt, je ne serai plus, ce qui ne sera certainement pas une grosse perte. Mais le présentateur à la télé vient de dire qu'il n'y aura bientôt plus de girafes sur Terre, qu'elles auront

toutes disparu avec les tigres, les éléphants et les pigeons migrateurs obscurcissant le ciel, ceux évoqués par le Vieux. J'ai eu beau balancer des coups de poing dans le poste pour le faire taire, je savais que c'était probablement vrai.

Pourtant c'est inexplicable, mais je sais que tu es encore là. Il reste encore cette histoire qui est autant la tienne que la mienne. Si elle s'éteint, elle aussi, avec le vieux sac d'os que je suis, ce serait une véritable honte – *ma honte*. Parce que si je peux prétendre avoir vu le visage de Dieu, c'est bien sur la tête colossale de ces girafes. Et si je dois laisser quelque chose derrière moi, c'est cette histoire pour elles et pour toi.

Alors, maintenant, avant qu'il ne soit trop tard, je vais l'écrire en espérant qu'une bonne âme lise ces mots et les aide à trouver leur chemin jusqu'à toi.

*Sur ce, l'officier de liaison des vétérans détacha le premier paquet et, oubliant complètement son planing, elle en commença la lecture...*

Je suis vieux comme la Terre.

Et quand on est vieux comme la Terre, on peut se perdre dans le temps, dans la mémoire, et même dans l'espace.

Me voilà entre les quatre murs de ma minuscule chambre avec le sentiment d'avoir... disparu. Je ne sais même pas depuis combien de temps je suis assis là. Toute la nuit, je crois, depuis que je me suis extirpé de mes pensées embrumées pour me retrouver entouré par d'autres vieux croûtons, les yeux rivés au luxueux téléviseur. Je me rappelle que le présentateur sur l'écran parlait des dernières girafes et que je me suis rué vers lui dans mon fauteuil roulant pour lui balancer un coup de poing. Je me souviens qu'on m'a ramené ici vite fait et qu'une infirmière a bandé mon poing en sang.

Puis qu'une aide-soignante m'a fait avaler un cachet pour me calmer, mais je ne voulais pas le prendre.

C'est la dernière fois que je fais un truc pareil. Parce que maintenant, un crayon dans cette main tremblante, j'ai l'intention d'écrire le récit singulier d'un souvenir.



Le plus rapidement possible.

Je pourrais passer ce que je devine être les dernières heures lucides de ma vie à vous parler du Dust Bowl<sup>1</sup>. Ou de la guerre. Ou des pivoines françaises. Ou de mes épouses, j'ai eu tant d'épouses. Ou des tombes, tant de tombes. Ou des au revoir, tant d'au revoir. Ces souvenirs vont et viennent à la fin, quand ils vous reviennent. Mais pas ce souvenir. Ce souvenir-là ne me quitte jamais, il est toujours vivant, toujours à portée de main, et toujours en vibrant Technicolor, de son début meurtrier à sa fin douce-amère, peu importe le poids des années. Et – Red, le Vieux, les gentils Wild Boy et Girl – comme vous me manquez.

Il suffit de fermer mes yeux usés, rien qu'une seconde.

Et ça commence.

---

1. Le Dust Bowl est une série de tempêtes de poussière ayant provoqué une catastrophe écologique et agricole dans les années 1930. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

## Port de New York

Les bateaux volaient dans l'air, les rues coulaient telles des rivières, les lignes électriques explosaient comme des feux d'artifice, et les maisons remplies de gens qui hurlaient étaient emportées vers la mer – c'était le 21 septembre, le jour du Grand Ouragan de 1938. Toute la côte, depuis le port de New York jusqu'au Maine, a été frappée si fort que cette date est devenue légendaire, 700 âmes rejoignant leur dernière demeure, trempées comme des maquereaux.

À cette époque, ça arrivait sans alerte. On avait à peine le temps d'apercevoir une tempête sur la mer et de s'inquiéter de tel nuage menaçant que le vent hurlait et la pluie battait et qu'on se démenait pour s'en sortir en vie. Le pilotis du quai

autour duquel j'avais enroulé mon jeune corps maigrichon a été emporté dans les airs. Ce dont je me souviens ensuite, c'est mon réveil dans un fossé alors qu'un clochard tire sur mes bottes de cow-boy. Me voyant revenir d'entre les morts, il a poussé un cri avant de s'enfuir en courant. Étrangement, j'étais en un seul morceau, mais noir, bleu et en sang. Seules mes bretelles avaient sauté et s'étaient envolées. Alors, tandis que le reste des vivants se mettait à gueuler à l'aide ou appelait des corbillards, j'ai essuyé le sang séché sur mon visage, attrapé mon pantalon par la ceinture et me suis mis debout tant bien que mal. Le hangar à bateaux où je m'étais trouvé avait été emporté ainsi que Cuz, le cousin éloigné qui était également mon patron. Je l'ai retrouvé dans une mare peu profonde, parsemée de fragments de bateaux, empalé sur le mât d'un voilier. Je ne ressemblais déjà pas à grand-chose avant de me faire bastonner par l'ouragan – un garçon de ferme grandi trop vite, le visage garni de nouvelles cicatrices et un cou arborant une tache de naissance de la taille d'une igname primée au comice agricole – mais j'avais toujours meilleure allure que Cuz. J'aurais pu dire que j'avais eu de la chance, mais je n'avais pas suffisamment fréquenté ce mot pour l'utiliser. J'aurais pu dire que c'était le pire jour de ma vie, et malgré tout j'en étais bien loin. Aujourd'hui, je peux le dire. Je pensais que rien ne m'en mettrait jamais autant dans la figure que cet ouragan.

J'avais tort.

Parce que la dernière chose qu'on imagine voir au beau milieu de bateaux renversés, de bâtiments en feu, de corps pendus et de hurlements de sirène, c'est un couple de girafes.

Cela ne faisait pas six semaines que j'étais là, et la poussière du Dust Bowl tapissait encore mes poumons de jeune voyou – et malgré ma mère qui craignait Dieu, c'était ce que j'étais, un voyou de paysan, pur comme une bouse de vache, rusé comme un sanglier, et déjà bien connu du shérif du comté. La poussière qui se superposait à chacune de mes respirations laissait peu de place pour que le Saint-Esprit puisse m'insuffler quoi que ce soit. C'est dans le hangar à bateaux de Cuz, grouillant de rats de cale, que j'ai atterri après les sales années 1930 qui avaient soufflé si violemment dans mon coin du Texas – la partie en queue de poêle, la Panhandle – que tous les fermiers et métayers sur des kilomètres en avaient été balayés avant de disparaître de la carte. Certains comme ma maman, mon papa et ma petite sœur avaient disparu de la manière la plus rude qui soit, six pieds sous terre. D'autres s'étaient joints aux Okies sur la route de la Californie. Le reste, comme moi, avait tenté de retrouver n'importe quel membre de sa famille acceptant de l'accueillir. La seule famille qui me restait au monde se résumait à Cuz, un étranger de la côte est, qui aurait tout aussi bien pu

être l'homme dans la lune pour le gamin de dix-sept ans que j'étais. Mais il y a être seul et être un orphelin seul dans une friche désertée, un gamin creusant des tombes pour tous ceux qu'il a jamais aimés et personne à qui demander de l'aide, excepté le shérif – ce que je n'ai pas osé faire pour des raisons que je n'imagine pas encore confesser.

Assis près des tombes de ma maman, de mon papa et de ma petite sœur, j'ai laissé le soir se changer en matin. Encore couvert de la terre létale qui nous avait tous tués, j'ai déterré le bocal rempli de monnaie que ma maman avait caché dans son jardin flétri et, les yeux secs, j'ai titubé vers la grande route. Je n'ai pris conscience de mon mutisme que lorsqu'un long camion remorque s'est arrêté et que son chauffeur m'a demandé :

— T'es un Okie ?

J'ai essayé de répondre. Rien n'est sorti.

— Tu t'es fait manger la langue par un chat ? m'a dit le chauffeur.

Je n'ai pas réussi à cracher un seul mot. Après m'avoir bien observé, il a désigné d'un mouvement du pouce le plateau vide de son camion et il m'a déposé à la gare de Muleshoe... juste en face du bureau du shérif. J'ai attendu le train suivant pour l'est, l'œil rivé vers sa porte, tout en sachant que je serais incapable de répondre aux questions qu'il ne manquerait pas de me poser s'il me voyait et, juste au moment où le train

quittait la gare, je l'ai vu sortir à grands pas et me fixer du regard alors que je faisais de même.

Après cette scène, nerveux à chaque arrêt, je suis allé jusqu'à Chattanooga grâce aux pièces de monnaie de maman. De là, j'ai sauté dans un wagon de marchandises jusqu'à ce que je voie des clochards balancer un vagabond du train après lui avoir piqué ses chaussures. Puis j'ai volé une moto que j'ai gardée jusqu'à ce que je tombe en panne d'essence, chapardant de la nourriture sur la route, tel un chien errant, jusqu'à ce qu'un clodo m'en chaparde à son tour en me menaçant d'un rasoir. Après ça, c'est en stop que je me suis rendu à l'adresse de Cuz, où je me suis retrouvé face à bien plus d'eau que mes yeux assoiffés ne pouvaient absorber. Quand Cuz m'a demandé qui j'étais, j'ai dû griffonner ma réponse à même le quai à l'aide d'un morceau de charbon, et il s'est raclé la gorge d'un air désapprobateur, « Je suppose que, venant de ce côté de la famille, j'en récupère un stupide », et il m'a mis directement au boulot pour que je gagne mon dîner. Durant quarante jours et nuits de silence, mon chez-moi a consisté en un lit de camp moisi au fond du hangar à bateaux. Désormais, je n'avais même plus ça. Plus personne ne viendrait me chercher et il ne me restait personne pour qui porter un nouveau deuil, car Cuz s'était révélé une telle ordure au cœur de pierre que je réfléchissais déjà à la manière dont je pouvais lui piquer son argent et m'enfuir.

Agrippant toujours mon pantalon parmi les décombres de l'ouragan, je me suis tenu, vacillant, au-dessus de ce qui restait de l'homme pour qui j'avais traversé la moitié des États-Unis, puis j'ai tendu la main pour fouiller autour du mât ensanglanté et vider les poches du mort. Comme je n'ai rien trouvé d'autre que sa patte de lapin porte-bonheur, je me suis mis à lui balancer des coups de pied, tellement emporté par mon propre ouragan de rage que j'ai remis en route la parole – je balançais des coups de pied à Cuz tout en l'insultant lui, le ciel gris, l'océan noir, l'air putride, le précieux Jésus de ma maman, son cruel père Dieu tout-puissant – jusqu'à ce que je glisse et m'écroule sur le dos, les yeux levés vers la bruine tombant du ciel. La digue en moi a alors explosé, et j'ai pu sangloter comme le gamin perdu que j'étais.

J'ai fini par me relever, attacher mon pantalon avec un morceau d'amarre détrempée, et je suis lentement retourné vers le quai.

Où je me suis assis, sincèrement malheureux, à observer les bateaux, l'un après l'autre, rentrer tant bien que mal au port.

Jusqu'à ce que je voie les girafes.

Au bout du quai, un cargo tabassé par la tempête déchargeait. Je ne me rappelle pas m'être levé ni même marcher. Je me rappelle seulement être debout au milieu de l'équipage du cargo vêtu de salopettes bleues et regarder. Là, devant moi,

il y avait deux girafes sous une grue qui venait de les débarquer tel un paquet de pneus. L'une d'elles, vivante, se balançait à l'intérieur d'une cage cassée mais tenant encore debout, sa tête colossale à hauteur de cime d'arbre ; l'autre, sans vie, gisait sur la largeur entière du quai, la cage écrasée autour d'elle tel un accordéon. On ne savait pas grand-chose des girafes mais, au cours des quelques heures d'école auxquelles j'avais eu droit avant les tempêtes, j'avais vu une photo de cet animal, de sorte que j'étais en mesure de mettre un nom sur cette merveille. Observant celle qui se trouvait à terre, j'étais convaincu d'avoir sous les yeux une carcasse grandeur nature d'une girafe vraiment morte... quand soudain le cadavre a ouvert un œil comme une pomme marron et m'a regardé. Et la lueur funeste de cet œil a déclenché un frisson familier le long de ma jeune colonne vertébrale.

Je savais tout sur les animaux. Il y en avait avec qui on travaillait, d'autres qu'on trayait, d'autres encore qu'on mangeait, certains qu'on chassait, et c'était tout. On apprenait assez tôt à ne pas faire copain copain avec un cochon que votre papa vous obligerait bien assez vite à manger en remerciant Jésus que tout soit comestible chez lui à l'exception de ses couinements. Même nourrir un chien errant vous valait des coups de fouet pour avoir ôté la nourriture de la bouche de la famille. « Qu'est-ce qui cloche chez toi ? C'est



rien qu'un animal ! » répétait papa. Il n'y avait pas de place pour ce genre de sensiblerie une fois passé l'âge des culottes courtes, surtout quand, au risque du feu de l'enfer, le pire des humains sur deux pattes valait toujours mieux que n'importe quel animal à quatre pattes et sans âme – ou c'est tout du moins ce que j'avais appris. Le problème, c'était que chaque fois que mon regard croisait celui d'un animal, j'y voyais quelque chose de plus expressif que ce que j'avais jamais vu chez les humains de ma connaissance. Et ce que j'ai vu dans l'œil de cette girafe à terre m'a transpercé jusqu'aux os. L'œil de la girafe, qui avait cessé de bouger, prenait la teinte pâle que j'avais trop souvent observée dans les yeux des animaux, juste avant que mon père décide si on allait les manger, les enterrer ou les brûler. Je me suis frayé un passage pour approcher, m'attendant à ce que les marins, eux aussi trempés, me repoussent en me renvoyant d'où je venais.

Mais ils se sont soudain écartés comme une mer Rouge d'un bleu sale.

Un camion tout neuf, équipé, sur son long plateau, d'un engin en bois qui aurait fait la fierté de Rube Goldberg\*, se dirigeait droit vers nous. En forme de *T* trapu, le dispositif ressemblait à un wagon de marchandises à étage, occupant toute la longueur du plateau de la remorque, des

---

\* Les astérisques renvoient aux notes de fin d'ouvrage.

fenêtres en bois ouvertes près du sommet, des trappes le long du plancher, et une courte échelle clouée de chaque côté. Je me suis écarté d'un bond quand le chauffeur – un plouc avec des oreilles en feuilles de chou et assez de brillantine sur les cheveux pour huiler un moteur – a stoppé le véhicule dans une secousse.

La portière côté passager s'est ouverte en grand, et un vieux tanné au visage de tête de mule en a bondi. C'est comme ça que je l'ai appelé pendant toutes ces années – le Vieux – mais, de temps à autre, alors même que j'écris, plus vieux encore que lui, je suis prêt à parier tout ce que j'ai qu'il avait à peine cinquante ans passés. Il portait une veste froissée, une chemise blanche jaunie et une cravate triste. Une de ses mains paraissait noueuse, et il avait, posé sur l'arrière de son crâne, un vieux borsalino donnant l'impression d'avoir tellement été piétiné qu'il en avait oublié s'il était en forme de galette ou pincé.

Le Vieux a claqué la portière, puis s'est dirigé vers le capitaine de port, un homme à rouflaquettes qui agitait dans sa direction ce qui ressemblait à des télégrammes. Mais au lieu de s'arrêter, le Vieux l'a dépassé à grands pas en direction des girafes, comme s'il n'avait pas conscience de la présence d'autres êtres vivants sur le quai que les géantes devant lui.

Il s'est tout d'abord approché de la cage encore d'aplomb contenant la girafe qui se balançait – le

mâle — et il s'est mis à lui parler à voix basse, comme en secret. La girafe a ralenti son mouvement. Le Vieux a tendu la main pour caresser doucement l'animal qui a cessé de vaciller. Puis, il s'est accroupi près de la femelle affalée au sol et il a repris le même doux conciliabule. Elle s'est mise à trembler. Il a passé la main entre les lattes cassées de la cage afin de la toucher et, alors que la girafe reposait, inerte, comme morte, il a caressé sa grosse tête de sa main noueuse jusqu'à ce qu'elle ferme les yeux. Un instant, on n'a entendu que la respiration pénible de la girafe et le Vieux qui gazouillait sur fond de vagues léchant le quai. Puis le capitaine de port s'est approché énergiquement et a fourré les télégrammes sous le nez du Vieux. Ce dernier y a jeté un coup d'œil avant de les balancer au sol, le visage traversé par une rage que je ne connaissais que trop — lui aussi avait son caractère.

C'est alors que le capitaine du bateau est sorti de la capitainerie, l'uniforme déchiré et le visage tuméfié, et les salopettes se sont tournées vers lui d'un seul mouvement.

Le Vieux a lancé un regard noir dans sa direction.

— Vous tuez ma girafe ?

— Monsieur, l'a interrompu le capitaine, ils ont perdu un des leurs en mer et c'est un miracle qu'ils aient pu arriver jusque-là, que ce soit avec ou sans vos animaux exotiques, si cela a une quelconque importance à vos yeux.